

« cousin, » ne se lit qu'une fois dans le Nouveau Testament, dans l'Épître de saint Paul aux Colossiens<sup>1</sup>, où l'Apôtre parle de Marc, cousin de Barnabé. On ne le rencontre pas dans les Évangiles. La signification du mot *frère*, dans le Nouveau Testament, s'est étendue au lieu de se restreindre, par suite des relations que les changements politiques, accomplis en Palestine, avaient établies entre les Juifs et les autres peuples. Les Juifs distinguaient alors entre *frère* et *prochain*. Le *frère*, c'était l'Israélite d'origine; le *prochain*, c'était le prosélyte; le païen n'était pour eux ni frère, ni prochain. Jésus-Christ et les Apôtres donnèrent le nom de frère à tous les chrétiens, et celui de prochain à tous les hommes.

D'après tout ce que nous venons de dire, il est donc philologiquement certain qu'on ne peut pas conclure du mot frère, employé dans l'Ancien ou dans le Nouveau Testament, que celui qui est ainsi qualifié soit issu du même père ou de la même mère que la personne dont il est appelé le frère. C'est un point très important à noter tout d'abord, et au-dessus de toute contestation.

La véritable signification du mot frère étant ainsi par elle-même indéterminée, on ne peut la préciser, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'autant que l'indication expresse des relations de famille dans d'autres passages permet de constituer exactement un arbre généalogique.

Ces préliminaires posés, entrons dans l'étude même de la question des frères du Seigneur.

<sup>1</sup> Col., iv, 10.

## CHAPITRE II.

### JÉSUS-CHRIST FILS UNIQUE DE MARIE.

Le Nouveau Testament nous fait connaître plusieurs personnages qu'il appelle effectivement frères de Jésus et dont les noms sont : Jacques, Joseph, Simon et Jude. Nous rencontrons douze fois, dans le Nouveau Testament, cette expression *frères* ou *frère* de Jésus, neuf fois dans les Évangiles et trois fois en dehors des Évangiles<sup>1</sup>. Quel est donc le sens précis qu'il faut y attacher? D'après ce que nous avons établi, il est impossible de rien conclure de l'expression elle-même; on ne peut en déterminer la valeur que par les renseignements que nous fournissent les anciens monuments. Que nous apprennent-ils?

Constatons avant tout que les écrits du Nouveau Testament ne mentionnent nulle part, en propres termes, d'autre fils de Marie que Jésus. Nous n'y lisons jamais que les personnages appelés frères de Jésus fussent fils de Marie, épouse de Joseph, quoiqu'ils soient nommés plusieurs fois à côté de Jésus et de Marie<sup>2</sup>. Nous y voyons,

<sup>1</sup> Matth., xii, 46-50; xiii, 55; Marc, iii, 31-35; vi, 3; Luc, viii, 19-21; Joa., ii, 12; vii, 3, 5, 10; Act., i, 14; I Cor., ix, 5; Gal., i, 19.

<sup>2</sup> Matth., xii, 46, 47; Marc, iii, 31, 32; Luc, viii, 19, 20; Joa., ii, 12; Act., i, 14.

au contraire, d'une manière claire que Jacques, Joseph, Simon et Jude étaient fils de Marie, femme de Cléophas. Il n'existe donc aucune preuve, au moins directe, de la pluralité des fils de Marie, non plus que de l'existence de fils de Joseph.

M. Renan est obligé d'en faire, en quelque manière, l'aveu dans les termes suivants : « L'inexactitude des renseignements fournis par les Évangiles sur les circonstances matérielles de la vie de Jésus, l'incertitude des traditions du premier siècle, recueillies par Hégésippe, les fréquentes homonymies qui répandent tant d'embarras sur l'histoire des Juifs à toutes les époques *rendent presque insolubles les questions relatives à la famille de Jésus*<sup>1</sup>. » La question au sujet de laquelle M. Renan écrit ces paroles, celle qu'il intitule, comme nous l'avons dit plus haut, « les frères et les cousins de Jésus, » n'est nullement insoluble, et elle est, de fait, résolue par la comparaison attentive des textes et par la tradition; mais son langage trahit l'embarras de ceux qui veulent à tout prix donner des frères au Sauveur.

On n'échappe aux difficultés qu'en acceptant purement et simplement la tradition qui, tout en confirmant la croyance de l'Église sur ce point important, nous explique ce que nous lisons dans le récit évangélique. Elle nous atteste que ceux qui sont connus sous le nom de frères du Seigneur étaient ses cousins germains, les fils, non de la Sainte Vierge ou de saint Joseph, mais de Marie de Cléophas, sa sœur ou sa belle-sœur.

<sup>1</sup> E. Renan, *Les Évangiles*, Appendice, p. 537.

M. Renan reconnaît lui-même que, depuis de longs siècles, tous les catholiques admettent cette tradition : « Les docteurs orthodoxes depuis saint Jérôme, dit-il, croient lever la difficulté en supposant que les quatre personnages énumérés par Marc et Matthieu comme frères de Jésus étaient en réalité ses cousins germains, fils de Marie Cléophas. Mais cela est inadmissible<sup>1</sup>. » Il est si peu inadmissible « que les quatre personnages énumérés par Marc et Matthieu » soient seulement les cousins germains de Jésus que nous verrons tout à l'heure M. Renan en convenir lui-même en partie. Du reste, pour le moment, il suffit de remarquer son aveu sur l'existence de la tradition depuis la fin du iv<sup>e</sup> siècle. Mais cette tradition est bien plus ancienne : elle remonte jusqu'à l'origine du Christianisme et s'appuie sur l'autorité et le témoignage d'Hégésippe<sup>2</sup>. Aussi sa force est telle que saint Pierre Damien écrivait au pape Nicolas<sup>3</sup> que c'était la foi de l'Église.

Elle seule peut d'ailleurs nous expliquer le récit évangélique. Et cela est si vrai que, pour le prouver, nous n'avons besoin d'emprunter notre argumentation qu'à M. Renan lui-même. « Ce qu'il y a de... surprenant,

<sup>1</sup> E. Renan, *Les Évangiles*, Appendice, p. 537.

<sup>2</sup> Hégésippe, *Fragmenta*, III, *Patr. gr.*, t. v, col. 1317. Un Fragment sur les quatre Maries, qui rapporte la même tradition, n'est pas de Papias l'ancien, quoiqu'on l'ait cru longtemps (Migne, *Patr. gr.*, *Papiae fragmenta*, x, t. v, col. 1261), mais d'un Papias, grammairien du xi<sup>e</sup> ou du xii<sup>e</sup> siècle. Voir Fr. X. Funk, *Opera Patrum Apostolicorum*, 1881, t. II, p. LIII; W. Smith, *Dictionary of Christian Biography*, t. IV, 1887, p. 190.

<sup>3</sup> S. Pierre Damien, *Opusc.*, XVII, c. 3, t. CXLV, col. 384.

dit-il, c'est qu'en réunissant d'autres renseignements, fournis par les Évangiles, par Hégésippe, par les plus vieilles traditions de l'Église de Jérusalem, on forme une famille de cousins germains de Jésus, portant presque (presque est de trop) les noms mêmes qui sont donnés par Matthieu et par Marc<sup>1</sup> comme ceux des frères de Jésus<sup>2</sup>. » Entre les femmes, en effet, que les synoptiques placent au pied de la croix de Jésus et qui affirmèrent la résurrection, se trouve une « Marie, mère de Jacques le Mineur et de José<sup>3</sup>. Cette Marie est certainement la même que celle que le quatrième Évangile place aussi au pied de la croix, qu'il appelle Marie de Clopas<sup>4</sup>, ce qui signifie sans doute Marie, femme de Clopas, et dont il fait une sœur de la mère de Jésus. La difficulté qui se trouve à ce que les deux sœurs se soient appelées du même nom n'arrête guère le quatrième Évangéliste, qui ne donne pas une seule fois à la mère de Jésus le nom de Marie<sup>5</sup>. »

Observons, en passant, au sujet de ces dernières affirmations de M. Renan et de ses insinuations contre saint Jean, qu'il n'est point certain que la sœur de la Sainte Vierge s'appelât Marie et surtout que Marie de Cléophas fût sa véritable sœur. Un savant allemand, Wieseler, a soutenu, en 1840<sup>6</sup>, que saint Jean, dans le

<sup>1</sup> Matth., xiii, 55; Marc, vi, 3.

<sup>2</sup> E. Renan, *Les Évangiles*, Appendice.

<sup>3</sup> Matth., xxvii, 56; Marc, xv, 40, 47; xvi, 1; Luc, xxiv, 10.

<sup>4</sup> Μαρία ἡ τοῦ Κλωπᾶ. Joa., xix, 25.

<sup>5</sup> E. Renan, *Les Évangiles*, p. 539-540.

<sup>6</sup> C. Wieseler, *Die Söhne Zebedäi Vettern des Herrn*, dans les *Theologische Studien und Kritiken*, 1840, t. xiii, p. 648-694.

récit de la passion, ne mentionne pas seulement trois personnes comme présentes au crucifiement, mais quatre, c'est-à-dire qu'il faut entendre par les mots : « la sœur de sa mère, Marie de Cléophas<sup>1</sup>, » deux femmes au lieu d'une, saint Jean ne donnant pas le nom de la sœur de la Sainte Vierge, pas plus qu'il ne donne le nom de la Sainte Vierge elle-même. Pour Wieseler, la sœur de la Sainte Vierge est Salomé, non pas Marie de Cléophas.

Mais alors même qu'on admet que la sœur de Marie et Marie de Cléophas ne sont qu'une seule et même personne, ce qui paraît plus vraisemblable, il ne s'ensuit pas que Marie de Cléophas fût la véritable sœur de la mère de Jésus; elle pouvait n'être que sa belle-sœur, le mot sœur ayant en hébreu, et par conséquent dans les Évangiles, un sens aussi large que celui de frère. Ce qui confirme péremptoirement cette explication, c'est ce qu'Eusèbe nous apprend, d'après Hégésippe, que « Cléophas était frère de Joseph<sup>2</sup>. » La femme de Cléophas, Marie, était donc la belle-sœur de la Très Sainte Vierge. L'identité de nom n'a plus, par conséquent, de quoi nous surprendre, puisqu'il n'est pas extraordinaire que deux belles-sœurs portent le même nom. M. Renan reconnaît lui-même, plus loin, quant au fond, l'exactitude de ce que nous venons de dire :

Comment les fils de Clopas étaient-ils cousins germains de

<sup>1</sup> Ἡ ἀδελφὴ τῆς μητρὸς αὐτοῦ, Μαρία ἡ τοῦ Κλωπᾶ. Joa., xix, 25.

<sup>2</sup> Hégésippe, dans Eusèbe, *H. E.*, iv, 22, t. xx, col. 380, et *Patr. gr.*, t. v, col. 1317.

Jésus? Ils ont pu l'être ou par leur mère, Marie Cléophas... ou par leur père Clopas, dont Hégésippe fait un frère de Joseph; ou par les deux côtés à la fois; car il est possible à la rigueur que les deux frères aient épousé les deux sœurs. De ces trois hypothèses, la seconde est de beaucoup la plus probable. L'hypothèse de deux sœurs portant le même nom est d'une suprême invraisemblance... Ajoutons que, selon une interprétation pénible, il est vrai, mais cependant admissible, l'expression « la sœur de sa mère <sup>1</sup> » ne tombe pas sur « Marie de Cléophas <sup>2</sup>, » mais constitue un personnage distinct, inconnu, comme la mère de Jésus elle-même. Le vieil Hégésippe, si préoccupé de tout ce qui touchait à la famille de Jésus, paraît avoir très bien su la vérité sur ce point <sup>3</sup>.

M. Renan a donc beau vouloir attaquer saint Jean, il nous donne, en fin de compte, raison contre ses propres affirmations :

Quoi qu'il en soit de ce dernier point, continue-t-il, nous avons déjà deux cousins germains de Jésus s'appelant Jacques et José. Nous trouvons de plus un Siméon, fils de Clopas, qu'Hégésippe et tous ceux qui ont transmis les souvenirs de la primitive Église de Jérusalem présentent comme le second évêque de Jérusalem et comme ayant été martyrisé sous Trajan. Enfin, on a des traces d'un quatrième Cléopide dans ce Juda, fils de Jacques, qui paraît avoir succédé à Siméon, fils de Clopas, dans le siège de Jérusalem. La famille de Clopas paraissant avoir détenu d'une

<sup>1</sup> Ἡ ἀδελφὴ τῆς μητρὸς αὐτοῦ.

<sup>2</sup> Μαρία ἡ τοῦ Κλωπᾶ.

<sup>3</sup> E. Renan, *Les Évangiles*, p. 543-544.

façon presque héréditaire le gouvernement de l'Église de Jérusalem de Titus à Adrien, il n'y a rien de trop hardi à supposer que le Jacques, père de ce Juda, était Jacques le Mineur, fils de Marie Cléophas. Nous avons ainsi trois fils de Clopas, s'appelant Jacques, José, Siméon, exactement comme les frères de Jésus mentionnés par les synoptiques, sans parler d'un petit-fils hypothétique pour lequel se serait renouvelée la même identité de nom <sup>1</sup>. Deux sœurs portant le même nom, c'était déjà une forte singularité. Que dire du cas où ces deux sœurs auraient eu trois fils au moins <sup>2</sup>, portant le même nom? Aucun critique n'admettra la possibilité d'une pareille coïncidence <sup>3</sup>.

Cette conclusion est certainement juste : admettre que Jésus ait eu quatre frères et quatre cousins germains, portant tous les quatre les mêmes noms, c'est violer toutes les règles de la vraisemblance et de la critique. Voilà ce que font néanmoins un grand nombre de protestants, afin de nier la virginité de Marie, mère de Dieu.

M. Renan a raison de rejeter leur erreur. Malheureusement il tombe lui-même dans une autre. Mais, avant de le suivre plus loin, il est bon de rechercher ce que l'on peut savoir des frères du Seigneur.

Les fils de Marie de Cléophas sont d'abord Jacques, l'apôtre connu sous le nom de saint Jacques le Mineur <sup>4</sup>,

<sup>1</sup> Le petit-fils hypothétique n'a rien à faire ici. Il est certain, comme nous le verrons tout à l'heure, que Jacques, José ou Joseph et Siméon avaient un quatrième frère qui s'appelait Jude, l'apôtre de ce nom.

<sup>2</sup> Nous venons de voir qu'elles en auraient eu quatre certainement.

<sup>3</sup> E. Renan, *Les Évangiles*, p. 539-540.

<sup>4</sup> Voir Marc, xv, 40; Luc, xxiv, 10.

et Joseph. L'identification de Jacques, fils de la Marie du Calvaire, avec l'un des apôtres de ce nom résulte de la dénomination de Jacques, fils d'Alphée, donnée à l'un des douze. Alphée et Cléophas sont en effet le même nom. Ils ne diffèrent que par la manière dont a été transcrite en grec la gutturale initiale du mot<sup>1</sup>. Ce Jacques est d'ailleurs appelé par saint Paul, « frère du Seigneur<sup>2</sup>. » Un autre apôtre, saint Jude, était aussi fils de Marie de Cléophas. Ce Jude est frère de Jacques<sup>3</sup>. C'est le troisième frère ou cousin germain du Seigneur<sup>4</sup>. Un quatrième fils de Marie de Cléophas nous est connu comme tel, grâce aux renseignements que nous possédons déjà, par un passage de saint Matthieu<sup>5</sup>, qui a son parallèle dans saint Marc<sup>6</sup>. Ces deux Évangélistes, rapportant les paroles des habitants de Nazareth, mentionnent Simon parmi les frères du Seigneur, avec Jacques, Joseph et Jude. Ce Simon ne nous est pas autrement

<sup>1</sup> « Alphée et Cléophas. Ces deux noms paraissent désigner une même personne », dit M. Renan dans la *Vie de Jésus*, 9<sup>e</sup> édit., p. 24. Il le nie dans les *Évangiles*, p. 546, mais à tort : « Ἀλφάιος, dit-il, est le nom hébreu *Halphai*, et Κλωπᾶς ou Κλεωπᾶς, est une abréviation de Κλεόπατρος. » Cela n'autorise point à dire : « C'est là un rapprochement tout à fait faux. » Cléopatros et Alphaïos ont un sens analogue : le premier signifie « gloire du père », le second « lieutenant, successeur (du père). » Ἀντίοχος correspondrait mieux sans doute à Alphaïos, mais la ressemblance de son a dû faire préférer Clopas (Comparez Jésus et Jason).

<sup>2</sup> Gal., I, 19.

<sup>3</sup> Luc, VI, 16; Act., I, 13.

<sup>4</sup> Jude, I.

<sup>5</sup> Matth., XIII, 55.

<sup>6</sup> Marc, VI, 3.

connu par le Nouveau Testament. Quelques interprètes le confondent avec l'apôtre Simon le Chananéen ou le Zélote; un plus grand nombre, avec le Siméon qui devint évêque de Jérusalem, en l'an 62, après la mort de saint Jacques. Une précieuse tradition, conservée par Hégésippe, vers 150, dit en effet formellement qu'après la mort de saint Jacques, on choisit de préférence, pour lui succéder sur le siège de Jérusalem, Simon, son frère, parce que cet autre fils de Cléophas était, comme Jacques, cousin du Sauveur<sup>1</sup>.

La tradition connaît deux « sœurs » ou cousines de Notre-Seigneur, mais elle est flottante et varie sur leurs noms : elle les appelle tantôt Assia et Lydia, tantôt Marie et Salomé. Pour expliquer le passage de saint Matthieu qui rapporte les paroles suivantes des gens de Nazareth : « Ses frères... et ses sœurs ne sont-ils pas tous au milieu de nous<sup>2</sup>? » on suppose assez généralement ceci : Après la mort de saint Joseph, arrivée, comme on peut le conclure du silence que les Évangiles gardent sur lui, avant le commencement de la vie publique de Notre-Seigneur, Marie et Jésus étaient allés habiter chez leur parent Cléophas, de sorte que les deux familles n'en formèrent plus qu'une. D'autres pensent que Cléophas était mort avant son frère Joseph, et que c'étaient sa femme et ses enfants qui s'étaient retirés auprès de la Sainte Vierge. Quoi qu'il en soit, il n'en reste pas moins certain que Jacques, Joseph, Simon et

<sup>1</sup> Ἀνεψίος.

<sup>2</sup> Matth., XIII, 55, 56.

Jude étaient les cousins germains, non les propres frères de Jésus.

M. Renan n'admet cependant pas ce que nous venons de dire. Il prétend, en particulier, que les apôtres saint Jacques et saint Jude étaient les fils, non de Cléophas, mais de saint Joseph. Nous verrons bientôt ce qu'il faut penser de cette dernière affirmation; mais constatons maintenant qu'il avoue, autant que cet écrivain fuyant puisse avouer, dans un passage que nous avons rapporté en partie plus haut<sup>1</sup>, que Jésus fut le fils *unique* de Marie.

Jésus eut de vrais frères, de vraies sœurs. Seulement il est possible que ces frères et ces sœurs ne fussent que des demi-frères, des demi-sœurs. Ces frères et ces sœurs étaient-ils aussi fils ou filles de Marie? Cela n'est pas probable. Les frères, en effet, paraissent avoir été beaucoup plus âgés que Jésus. Or Jésus fut, à ce qu'il paraît, le premier-né de sa mère. Jésus, d'ailleurs, fut dans sa jeunesse désigné à Nazareth par le nom de fils de Marie. Nous avons à cet égard le témoignage du plus historique des Évangiles<sup>2</sup>. Cela suppose qu'il fut longtemps connu comme fils unique de veuve... Enfin, le *mythe* de la virginité de Marie, sans exclure absolument l'idée que Marie ait eu ensuite d'autres enfants de Joseph ou se soit remariée (!), se combine mieux avec l'hypothèse où elle n'aurait eu qu'un fils. Certes, la légende sait faire à la réalité toutes les violences. Il faut songer cependant que la légende dont il s'agit en ce moment s'est élaborée dans le cercle même des frères et des cousins de Jésus<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Voir plus haut, p. 400.

<sup>2</sup> Marc, vi, 3.

<sup>3</sup> E. Renan, *Les Évangiles*, p. 542.

M. Renan admet donc, quoiqu'il ne croie pas à la virginité de Marie, que la Sainte Vierge n'a pas eu d'autre enfant que Jésus. Il faut que la force de la vérité soit bien grande pour lui arracher un semblable aveu et le contraindre à combattre de la sorte et lui-même, et tant de rationalistes et de protestants, qui font des personnages, nommés dans saint Matthieu et dans saint Marc comme « frères de Jésus, » les fils de Marie et de Joseph.

Nous avons déjà vu que M. Renan soutient que saint Joseph a eu plusieurs enfants. C'est le dernier point qu'il nous reste à examiner. Il prétend résoudre ainsi toutes les obscurités qu'offrent, d'après lui, les textes anciens. « Les difficultés s'arrangent donc assez bien, dit-il, si l'on suppose un premier mariage de Joseph, d'où il aurait eu des fils et des filles, en particulier Jacques et Jude. » Il ajoute en note : « C'était la tradition des chrétiens judaïsants, consignée en particulier dans l'Évangile de Pierre<sup>1</sup>. » Plus haut, il avait déjà dit : « Toute la tradition hiérosolymitaine distingue parfaitement les *frères du Seigneur* de la famille de Clopas... Notoirement Jacques, frère du Seigneur, n'était pas fils de Clopas (dans l'Évangile de la Nativité de Marie, prologue, il est expressément appelé *fils de Joseph*)... Dans l'Évangile des Hébreux, qui a si souvent la supériorité sur les autres textes synoptiques, Jésus appelle directement Jacques *mon frère*, expression tout excep-

<sup>1</sup> Origène, *In Matth.*, x, 17, t. XIII, col. 876-877. — E. Renan, *Les Évangiles*, p. 543-544.

tionnelle et qu'on n'eût certainement pas employée pour un cousin germain<sup>1</sup>. »

Voilà tous les arguments de M. Renan<sup>2</sup>. Ils sont donc tous empruntés aux Évangiles apocryphes. M. Renan aurait pu y joindre le témoignage de quelques écrivains ecclésiastiques des premiers siècles, comme saint Épiphane. Ces écrivains avaient été trompés par ce que saint Jérôme n'hésite pas à appeler « les folles rêveries des apocryphes, » *deliramenta apocryphorum*<sup>3</sup>. Les auteurs des Évangiles apocryphes eux-mêmes, de l'Évangile de la Nativité de Marie, de l'Évangile de l'enfance du Sauveur, de l'histoire de Joseph le charpentier, avaient probablement été induits en erreur par une fausse interprétation du mot *frère* des Évangiles canoniques, dont ils ne connaissaient pas le véritable sens.

C'est donc sur ces *deliramenta apocryphorum* qu'est fondée l'opinion de M. Renan. Par le renversement le plus étrange de toute critique, il préfère le témoignage d'œuvres romanesques, dont l'autorité est nulle, au témoignage de saint Matthieu et de saint Marc, dont l'authenticité et la véracité ne peuvent pas être sérieusement contestées. Le passage dans lequel il cherche à échapper à la vérité est bien un des plus curieux qu'ait jamais produits l'esprit de sophisme. Il résulte logiquement de son système que, dans la famille de Joseph et

<sup>1</sup> E. Renan, *Les Évangiles*, p. 541-542.

<sup>2</sup> Sauf quelques indications fausses qu'il veut tirer d'Eusèbe et qu'il est inutile de discuter.

<sup>3</sup> S. Jérôme, *Comm. in Matth.*, XII, 49, t. XXVI, col. 84.

dans celle de Clopas, tous les enfants avaient des noms semblables.

Comment admettre que les deux frères, Joseph et Clopas, eussent trois ou même quatre fils portant le même nom? Examinons la liste des quatre frères de Jésus donnée par les synoptiques : Jacques, Jude, Simon, José. Les deux premiers ont des titres bien authentiques à s'appeler frères du Seigneur; les deux derniers n'ont en dehors des deux passages synoptiques aucune référence à faire valoir. Comme les deux noms de *Simon* ou *Siméon*, *José* ou *Joseph*, se trouvent d'ailleurs dans la liste des fils de Clopas nous sommes menés à l'hypothèse suivante : c'est que les passages de Marc et de Matthieu où sont énumérés les quatre frères de Jésus renferment une inadvertance; que, sur les quatre personnages nommés par les synoptiques, Jacques et Jude étaient bien frères de Jésus et fils de Joseph, mais que Siméon et José ont été mis là par erreur. Le rédacteur de ce petit récit, comme tous les agadistes, tenait peu à l'exactitude des détails matériels et, comme tous les narrateurs évangéliques, sauf le quatrième, était dominé par la cadence du parallélisme sémitique. Le besoin de la phrase l'aura entraîné dans une énumération dont le tour demandait quatre noms propres. Comme il ne connaissait que deux vrais frères de Jésus, il se sera trouvé induit à leur associer deux de ses cousins germains<sup>1</sup>.

Que pensez-vous de ce *Deus ex machina*, « la cadence du parallélisme sémitique? » La cadence permet de rejeter le témoignage de deux historiens contemporains,

<sup>1</sup> E. Renan, *Les Évangiles*, p. 544-545.

dont l'un au moins a connu personnellement ceux dont il parle! Comment les rationalistes jugeraient-ils un théologien catholique qui leur opposerait de pareilles raisons? Il nous semble que de tels sophismes prouvent invinciblement que celui qui est réduit à les employer soutient une thèse fausse. Reprenant donc les termes de M. Renan, nous pouvons dire à bon droit: « Comme les deux noms de Simon ou Siméon, José ou Joseph, se trouvent d'ailleurs dans la liste des fils de Clopas, » et que Jacques et Jude sont frères de Simon et de Joseph, il en résulte, ainsi que nous l'avons dit plus haut, que Jacques et Jude sont fils de Clopas ou Cléophas, et de Marie, comme Simon et Joseph; il en résulte aussi que ces quatre noms étant précisément les noms de ceux qui sont appelés par les synoptiques les frères du Seigneur, ceux qui portaient ce titre étaient les fils de Cléophas, frère de saint Joseph; qu'ils étaient, par conséquent, non les véritables frères de Jésus, mais ses cousins germains putatifs, parce que saint Joseph, leur oncle, était le père putatif de Notre-Seigneur, ou ses cousins germains réels, si l'on admet que Marie, leur mère, était une véritable sœur de la Sainte Vierge. L'interprétation catholique des textes du Nouveau Testament concernant les « frères du Seigneur » est donc la plus logique et la seule qui rende compte des textes, en même temps qu'elle est conforme à la tradition.

## SECTION V.

## LES ACTES DES APÔTRES.

## CHAPITRE PREMIER.

## AUTHENTICITÉ ET INTÉGRITÉ DES ACTES DES APÔTRES.

L'authenticité des Actes des Apôtres s'impose même aux plus difficiles et aux plus prévenus. « Les efforts qu'on a fait pour prouver que le troisième Évangile et les Actes ne sont pas du même auteur sont restés tout à fait infructueux, » dit M. Renan<sup>1</sup>. Les Actes sont cités

<sup>1</sup> E. Renan, *Les Évangiles*, p. 436. Voici les raisons qu'il en donne lui-même, *ibid.*: « Voir la liste des idiotismes communs aux deux écrits dans Zeller, *Die Apostelgeschichte*, p. 414 et suiv. Le livre a une parfaite unité de rédaction, Zeller, p. 387 et suiv., et c'est là ce qui nous décide à l'attribuer au personnage qui dit ἡμεῖς; à partir de xvi, 10. Car admettre que cet ἡμεῖς vienne d'un document inséré par l'auteur dans sa narration est souverainement invraisemblable. Les exemples qu'on cite d'une telle négligence appartiennent à des livres sans valeur littéraire, à peine rédigés: or les Actes sont un livre composé avec beaucoup d'art. Les locutions favorites des morceaux où il y a ἡμεῖς; sont les mêmes que celles du reste des Actes et du troisième Évangile. Voir Klostermann, *Vindiciæ Lu-*